

# Un toubab chez les Bambaras de Mopti

Lorsque l'interculturel se fait support de formation en devenant

Charnière entre deux cartes du monde

*L'idée de ce texte est de tenter d'esquisser le déroulement et l'ambiance d'une formation en psychologie au Mali. Il s'avère que l'interculturel s'y dévoile espace de ressources partagées qui active les échanges et la dynamique à l'instar d'un espace à palabre qui étaye le débat contradictoire*

Certains pays du « sud » font appel à des intervenants des pays du « nord » afin de bénéficier de formation dans l'accompagnement social et psychologique.

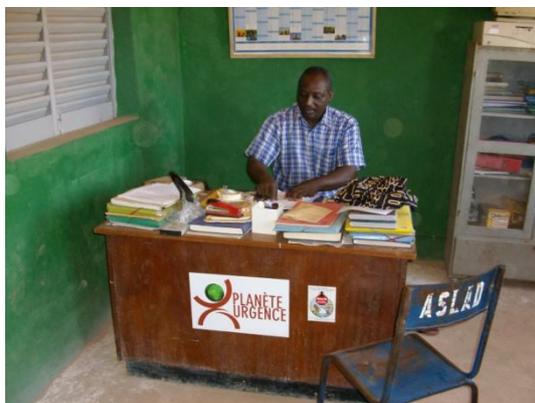
Au regard des différences apparentes de culture, de modes de vie, cela peut paraître surprenant et quelque peu inadapté. Il serait même sensé de penser que cette initiative puisse se révéler un problème en raison d'applications, de théorisations inappropriées voire plaquées d'un registre sur un autre sans véritable fondement.

Or dans le cadre de l'organisation non gouvernementale « **Planète Urgence** » en coopération avec l'ASLAD il m'a été fourni l'occasion de répondre à un projet de **formation en psychologie clinique** à Mopti au Mali.

Cet objectif, dans un premier temps, comme nous venons de le dire plus haut, peut paraître quelque peu saugrenu, au regard du gouffre culturel qui semble, à priori nous séparer du peuple Bambara.

C'est donc avec une humeur altérée d'appréhension et de défi que je m'y suis lancé. Cette formation avait déjà eu lieu, il y a quelques années à Bamako. J'ai donc saisi l'idée proposée par les représentants de **Planète Urgence** à Mopti (Mali) qui se sont chargés de me mettre en lien avec Boubacar Sidibé dit

« **Samburu** », directeur de l'Aslad.



Il me formulera la demande d'intervenir sur les trois thèmes que sont :

- l'aide sociale, le conseil et l'éducatif en référence à l'appartenance familiale.
- les conduites et la personnalité en référence à des lectures psychanalytiques
- les stades d'évolution de l'enfant selon Jean Piaget

Après plusieurs contacts et réflexions, la proposition d'intervention se fera donc à trois niveaux que nous fédèrerons sous l'égide d'un thème générique, **le structuralisme en psychologie** décliné en *trois champs d'application* articulés entre eux, que sont le champ du particulier, celui de la famille comme groupe d'appartenance et enfin l'éducabilité cognitive. Ce troisième champ, le moins sujet aux impacts culturels et doté d'un support pratique avec lequel je suis à mon aise, me semblait le plus facile à mettre en place. Cela me rassurait face à une totale inconnue, exception faite de mes toutes petites excursions africaines précédentes. Inconnue culturelle, inconnue du groupe de personnes et de leur niveau dans le domaine en question.

**Le groupe de formation** sera constitué de 11 personnes exerçant toutes un métier dans le social et l'enseignement. Le niveau de connaissances en psychologie s'avère plutôt hétérogène, à l'instar de l'âge qui s'étale de la vingtaine d'années pour les plus jeunes jusqu'à 53 ans pour le plus âgé. A ma grande satisfaction le nombre de femmes est égal à celui des hommes. Ainsi le groupe sera constitué d'éducatrices et d'éducateurs sociaux, d'un encadreur de troupe théâtrale, d'une éducatrice de santé, de monitrices de jardins d'enfants, d'une maîtresse d'école, d'un éducateur technique spécialisé en mécanique et de Samburu le responsable de l'association LADIYA.



**L'association LADYIA** qui a pour sigle ASLAD s'occupe de la réinsertion d'enfants en situation difficile dans la commune de Mopti. IL s'agit d'une organisation locale qui lutte contre le phénomène des enfants vivant et dormant dehors, suite à une rupture avec le milieu familial. Par pudeur, l'équipe éducative parle d'enfants défavorisés. Un très grand nombre d'enfants peu ou non-scolarisés vivent

dans la rue, vivant de débrouillardises, connaissant la drogue, voire contraints de se livrer à la prostitution pour survivre. Mopti a développé des programmes en faveur de ces enfants car cette ville, au nord du Mali, se trouve dans une zone où la tradition des « élèves coraniques » est très forte. La tradition encourage toujours des familles à confier un enfant aux marabouts pour l'éducation coranique. Non seulement les enfants confiés ne sont pas pris en charge mais il arrive que de plus en plus souvent ce sont eux qui subviennent aux



besoins des marabouts. Il s'agit d'un système pervers qui a pour effet d'encourager les enfants abandonnés par leur famille à la mendicité... Ces enfants « talibés » (appelés aussi « garibous » dans le secteur de Mopti) fuient les mauvais traitements des marabouts sans pouvoir rentrer dans leur famille, tant leur fuite fait figure de déloyauté aux parents qui les ont confiés au nom de la religion. Une véritable trahison et une honte pour le père de famille, qui se révèle être souvent le maître d'œuvre de cette initiative.

A ceux-ci s'ajoutent les petites bonnes confiées très jeunes à des familles qui peuvent les exploiter voire les maltraiter et aussi ces jeunes attirés par la ville et qui ont perdus tous leurs repères familiaux, loin des villages.

En réponse à cette situation critique, Mopti est la deuxième ville du Mali à avoir développé des programmes en faveur de ces enfants défavorisés voire en situation d'abandon. Les travailleurs sociaux de l'ASLAD dès 1998 mettent en œuvre une stratégie globale, systémique d'intervention sur la ville et plus particulièrement ses quartiers d'implantation. Cette association se trouve dans les quartiers Komoguel (quartier à caractère commercial) où se trouve une forte concentration des enfants, toutes catégories confondues. En lien permanent avec les autres structures existantes dans le quartier (jardins d'enfant, collèges, association pour l'alphabétisation et contre la pauvreté...) ils tissent des actions qui ont pour objectifs la réhabilitation sociale et l'insertion professionnelle et socio économique des enfants marginalisés. Ainsi sont mises en place toutes sortes d'action pour rejoindre ces enfants, les accueillir, tenter de les scolariser, leur donner une formation et au final travailler à la réinsertion dans leur famille par un travail de médiation conséquent.

Finalement un descriptif pas si éloigné de nos propres actions éducatives avec, je le découvre progressivement, des modélisations de travail bien comparables aux nôtres.

Le challenge de faire face à tant d'inconnues, comme je le disais précédemment, me semblant de taille, dès l'été, je m'attèle à mes préparations en me référant à différents auteurs africains tel qu'un de mes profs de DEA en psychopathologie, Ibrahim Sow qui, entre autre, a développé des thèses sur « l'enfant africain », Omar Sylla de Dakar, Jean Philippe Tsala Tsala de Yaoundé... Et puis je prends mon étendard personnel, le structuralisme dont la figure de proue qu'est Claude Lévy-Strauss me claironne que « chaque culture est d'égale valeur ». Et c'est parti..., structuralisme en psychanalyse, en systémique et en référence au père du constructivisme qu'est Jean Piaget en éducation cognitive. Tout cela agrémenté de la fantaisie nécessaire à l'éclosion des concepts « africanofrançais » appliqués à ce que nous vivons ensemble. Pas si différents que ça dans le fond mais en ce qui concerne la forme c'est une autre histoire !

Dès le premier jour je suis dans le vif du sujet et je me sens plein d'enthousiasme. L'espace de formation se transforme tout de suite en véritable agora, espace à palabres et de débats.

Le débat contradictoire émerge fréquemment, en fonction des thèmes abordés par les affidés des nouveautés éducatives et ceux d'un certain conservatisme traditionnel qui a pu faire ses preuves. Ce sont les femmes, Fatoumata, la « maîtresse d'école » au jardin d'enfant Isabelle Josso qui donne le tempo avec ses questions sur **l'identité de la femme** africaine, ses revendications féminines... La position de la première femme jalouse de la deuxième est-ce structurant, surtout quand les hommes qui « ont deux femmes à gâter » prétendent n'y être pour rien dans cette rivalité? Jeu de rôle et, le Toubab que je suis se trouve dans la peau d'un mari polygame. Question : La jalousie chez nous

parlée comme structurante dans une fratrie en appelant à la différenciation des enfants, l'est-elle dans un tel contexte? Si chaque enfant en appelle à être aimé autant mais de manière différente et particulière au sein de sa fratrie, qu'en est-il pour les épouses d'un même mari? Grand débat, parfois vif mais jamais véhément, plein d'émotions et puis je ne comprends plus rien; l'intensité du débat devient telle que l'échange se fait spontanément en Bambara. La langue maternelle devient inévitable.

Et, voilà un autre support de travail : **la langue**; Langue volée, langue forcée en référence à Jean Marie Adiaffi et son magnifique essai « la carte d'identité ». Ma maîtrise de jadis, en linguistique, me revient en mémoire et c'est un grand débat sur la langue, les langues orales et les tentatives d'écrire les langues mandingues avec la jeune écriture N'ko. J'en apprends des choses! Cette écriture a été conçue par le Guinéen Solomana Kante en 1949 pour combler le manque d'un système de transcription de ces langues en Afrique Occidentale.

Dans « l'enfant africain » Ibrahim Sow souligne le problème suscité par le bilinguisme. « A la sortie de l'école, de la classe, l'enfant retrouve le milieu familial où le plus souvent on ne s'exprime pas en français ». Cela ne facilite ni l'acquisition ni le perfectionnement de la deuxième langue et de plus nous interroge sur la libre expression de sa pensée lorsqu'il la traduit en français. « L'enfant est soumis à deux courants dont les influences s'interpénètrent de façon plus ou moins harmonieuses. » Au bout du compte l'enfant africain doit concilier des techniques et de la culture dite « modernes » mais surtout d'importation et des croyances et des valeurs issues de l'organisation familiale plutôt traditionnelle. A l'école l'enseignement dispensé ne doit pas s'opposer mais au contraire se faire le relais de ces valeurs familiales foncièrement africaines. Le débat bat son plein et les avis divergents deviennent confluents pour dire la nécessité d'une bonne transition entre la culture, l'accès aux connaissances théoriques et les références pratiques et traditionnelles.

Par exemple, un enfant africain comprendra mieux une explication référée à des éléments qui l'entourent comme la forge, la cueillette du mil ... plutôt que des illustrations qui lui sont totalement abstraites comme la fontaine car, purement livresques et occidentales. Ces illustrations inadaptées ont été une difficulté pour chacun.

C'est vivant, intense. Les jeunes étudiants de l'IRTS de Rennes où j'interviens ponctuellement, seraient sans doute surpris d'un tel investissement, d'une telle vivacité d'esprit. Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'opportunité d'une formation alors on en redemande. Levés très tôt dès l'aube; longue distance à pied sur « le goudron » de tel quartier, venu d'un coin de brousse peut être... On ne vient pas perdre son temps!

Et **la médiation**, traditionnellement c'est la tâche du marabout dit Maimouna. « Mais au fond même s'il s'évertue à prôner l'entente, personne n'est dupe, cela fait partie des rituels de principe. Il croit qu'il sait tout alors il n'écoute pas. Donc de notre côté, certains d'entre nous font semblant d'écouter les conseils. Ses prescriptions sont appliquées avec parcimonie et nous allons voir ailleurs ». Une personne morale (notable) qui « ne profite pas de la femme en difficulté, de la situation » fera l'affaire souligne Boubacar. Le griot également. Et comme les événements bouleversent la tradition tout évolue ça et là. La médiation croisée fait son apparition et à mon tour je me trouve en apprentissage. Intéressant! « -On se marie pour le meilleur et pour le pire- reste un dicton et un principe d'actualité. Mais lors qu'apparaissent des vellétés de séparation conjugale, si le

mari aspire au divorce ce sont les membres de la famille de la femme qui vont aider le mari à changer de point de vue. A l'inverse ce sera la famille de l'homme qui apportera son soutien à la femme »

Et nous en venons aux échanges sur *l'autorité*. « Il y a tellement de bastonnades chez nous que nous avons du chemin à faire pour redéfinir ce concept d'autorité et ses applications » nous dit Dramane. L'éducation traditionnelle portée par la sévérité reste trop présente, plus particulièrement chez les Bambaras où « l'autorité est plutôt musclée ». « Chez nous le respect se paye toujours par la violence et la menace ». « Ici la vie n'est pas facile et il faut préparer l'enfant à cette dureté de la vie ». Et, pourtant chez les Peuls, les Dogons et les Bozos les modèles d'autorité sont différents, plus référés aux valeurs maternelles car les femmes « gèrent toute la famille et sont donc redevables de respect de la part des hommes... »

En présence de ce thème, je sors mon va tout et on travaille à partir d'une situation familiale, génogramme à l'appui et ma dernière publication à Psychasoc comme ressource. « L'autorité, un absolu du couple qui transcende les deux figures parentales qui la portent ». Et nous brassons du vivant. On **débat**. D'accord pas d'accord ; le débat contradictoire, force fondamentale de la dialectique structuraliste, bat son plein.

Maïmouna et son



génogramme

Ces échanges autour de « l'autorité parentale » viennent souligner les tâtonnements des modèles éducatifs, les hésitations entre l'appel vers une nouvelle forme d'autorité et le recours aux bonnes vieilles méthodes qui ont fait leurs preuves. Si la forme diffère, le débat n'est-il pas au fond analogue aux questionnements que ce thème suscite dans les pays occidentaux?

« Chez les Bambara la distance mère-enfants est de rigueur. Tout le monde adhère à cela. L'autorité traditionnelle et les principes d'éducation qui en découlent, s'ils ont l'inconvénient de maintenir une distance entre parents et enfants, ils ont l'avantage de préserver cette relation de trop grande proximité comme cela peut être le cas en Occident ». Boubacar précise qu'au Mali, plus particulièrement chez les Bambaras, on est peu confronté aux problèmes d'inceste. La distance parents-enfants est telle que c'est souvent la grand-mère (maternelle ou paternelle) qui élève les enfants. Elle est centrale dans la structure éducative et à défaut une tante ou un oncle voire un ami proche des parents peut prendre cette fonction en venant vivre dans la famille.

L'inconvénient nous dit-il devient le défaut de *transmission* de l'héritage généalogique par les parents aux enfants. Du fait de cette modélisation éducative, édifiée sur la distance à tenir, l'accès à cette temporalité essentielle est plus laborieux.

Et un peu de **psychanalyse** au passage. Ils en veulent ! Ce manifeste qui émerge, fait symptôme en dérangent mais aussi en appelant à pouvoir enfin se départir d'une souffrance. Contraindre un énéurétique pour qu'il arrête de faire pipi au lit où comprendre ce que cela signifie afin de chercher des réponses. Tel est l'enjeu !

Une valeur signifiante qu'on décrypte, qui recouvre et à la fois découvre, reflète un signifié qui vient poindre son nez pour traiter d'un point de souffrance. Une blessure certes mais aussi une opportunité, un appel au mieux être. *C'est le coefficient clinique de l'action éducative* qui nous tend les bras. On s'y penche. Histoires, contes africains et français s'entremêlent. Tout s'articule, se tisse ensemble et fait sens. Les vignettes cliniques abondent. Celles des femmes résignées à l'instar de la cantatrice Oumou Sangaré qui entonne au travers de ses mélodies la force qu'elle y a paradoxalement trouvée. A l'inverse d'attitudes de révolte, le poids des traditions pousse des femmes à se résigner. Elles acceptent d'être des servantes pour les autres épouses. Cela a des effets inéluctables sur les enfants mais certaines femmes le qualifient et le valorisent, en ce sens où elles le connotent positivement comme un apport d'endurance pour l'enfant qui « va laver les larmes de sa mère ». Il s'agit d'une force face aux marâtres ; une force qui servira plus tard où le mérite se transmet comme héritage.

Et, plusieurs histoires, faits cliniques présentés par Boubacar viennent illustrer la répétition de valeurs signifiantes, d'évènements manifestes itératifs qui finissent par se régler lorsqu'un tiers quelconque (de la famille ou de l'extérieur) vient les relier à des évènements inauguraux, organisateurs latents de ce manifeste enfin exhumé. Signifié qui transforme les fantômes en revenants à l'instar des métaphores utilisées par Abraham et Torok dans « l'écorce et le noyau ». Des approches théoriques qui dans le fond se rejoignent.

Puis il y a la **matinée au jardin d'enfant Baréma Bocoum**. Un moment



inoubliable, cette quantité de mêmes avides d'apprentissage autour de ces monitrices qui ont de l'énergie à revendre. Les enfants peuvent être déposés à l'école par leurs parents afin d'éviter qu'ils soient livrés à eux-mêmes mais, pour la majorité il y a aussi l'espoir qu'ils y trouvent les apprentissages fondamentaux pour démarrer une scolarité. Nous pouvons rapprocher les jardins à

nos écoles maternelles mais, avec une quantité d'élèves démesurées. Il y est dispensé divers enseignements comme l'approche du corps humain et des sens avec des notions de sciences naturelles en passant d'une lecture d'ensemble aux éléments particuliers qui le composent et réciproquement. Comme chez nous les enfants reçoivent les prémices des apprentissages de la lecture et de l'écriture. Comptines, chants et contes avec des allures ludiques et théâtrales prennent une place importante ; sans oublier l'éveil qui prend pour appui danse, rondes et figures d'éducation physique...

Et puis on expose l'histoire d'Amadou, celle d'Alaye, de Kassé qui est devenu animateur radio ; une réussite dont chacun tire une certaine fierté. Et j'en passe. Il y aurait tellement à dire...

J'oubliais toutes **les tâches de P.E.I.** (programme d'enrichissement instrumental) de R. Feuerstein sur les différentes opérations et fonctions cognitives qui structurent nos capacités intellectuelles. Un véritable jeu d'exercices d'appréhension spatiale, temporelle, de comparaison et de pensées analogiques. On relie les points comme on relie les temps de vies, comme ceux que nous passons ensemble. Rappel de ce que nous avons vu tel jour, reliance et découverte comme l'a enseigné le



pédagogue russe Vygotsky à partir de la zone proximale de développement.

On essaie de comprendre comment on peut aider un enfant qui a un R.O. R. (retard d'organisation de raisonnement) ou une dysharmonie cognitive selon les expressions de Bernard Gibello.

Souleimane nous présente **le F.A.P.A.** (*fond d'appui à la formation professionnelle et d'apprentissage*) et l'insertion par l'accueil dans la famille de l'artisan, susceptible de dispenser un apprentissage. L'idée de passer « d'un apprentissage de type dual » à quelque chose de mieux organisé. On y réfléchit ensemble. L'idée de tiers éducatif émerge...Pas si différent que chez nous au fond !

Et comme nous avons plein de choses à partager on compare nos philosophes de référence. Kierkegaard qui a écrit que « tout soutien commence avec l'humilité devant celui que je veux accompagner ». Hampaté Bâ qui nous rappelle que « la main de celui qui donne est toujours au dessus de celle de celui qui reçoit ». A chacun ses références, ses poètes, pour toujours parvenir à

se rejoindre dans le maintien de nos différences. Nous sommes si proches finalement ; le Toubab que je suis et la richesse de cette diversité africaine Bambara, Peul, Bozo, Touareg, Soninké, Malinké, Songhaï et Dogon... Diversité de cultures, de langues et de rituels d'éducation et au bout du compte de valeurs mythiques, identitaires.

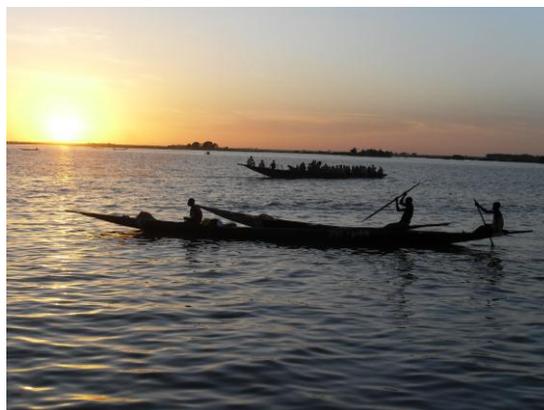
Et à l'inverse nous constatons des ressemblances quand des anecdotes similaires traversent nos histoires apparemment si différentes. L'évocation de « la vache » que mon père ou ses copains se pressaient de filer au petit copain, surpris à parler Breton au sein de l'école de la République pour ne pas être puni, fait écho au « collier de la honte » que les instituteurs africains faisaient porter aux enfants des écoles, qui s'étaient rendus coupables d'avoir parlé dans leur langue maternelle.

Finalement il s'agira d'une rencontre où les différences et les ressemblances ne sont pas toujours là où on les imagine. Se laisser surprendre, se rendre disponible aux variétés de point de vue, à la complexité de la vie favorise les nombreux points de confluence entre les cultures différentes. Un certain idéal consisterait à découvrir la culture des autres, non pas pour se l'annexer mais, pour en reconnaître l'étrangeté et donc la vérité qui nous est étrangère. Cette expérience vient confirmer l'importance fondamentale des valeurs contradictoires qui en appellent à un dépassement dialectique vers des choix d'appartenance, vers des choix d'identité. Ainsi, les différences, les écarts culturels peuvent se trouver à proximité, entre des peuples voisins d'un territoire partagé, au même titre que les similitudes peuvent émerger d'une distance (géographique et culturelle) manifeste. Si Katarina Mazetti le traite dans un de ses romans : « Je ne m'étais pas doutée qu'il puisse exister une telle opposition culturelle à seulement quarante kilomètres... », quelle satisfaction de le vivre si intensément pour conclure sur l'intérêt fondamental d'une telle formation où l'enrichissement est vraiment réciproque! A l'instar des thèses de Claude Lévy Strauss, nous nous permettons d'émettre l'idée qu'il ne pourra y avoir de valeur morale universelle qu'à la condition du respect des diversités susceptibles de composer cette relative universalité.

Jean Pierre Le Duff

45, rue Blaise Pascal, 56000 Vannes

Jp.leduff@hotmail.fr



Mes remerciements à Christian Zanotelli et aux élus du comité d'entreprise d'avoir soutenu cette mission.

**Bibliographie:**

Abraham Nicolas et Torok Maria: « l'écorce et le noyau » édition révisée et complétée « Champs-Flammarion » 1987

Adiaffi Jean Marie : « la carte d'identité » éd. Hatier, col. Monde noir Poche, 1980

Belco Sidibé Boubacar dit Samburu : « L'âme de prison » éd. édilivre, 2009

Diop A.B « parenté et famille Woloff en milieu rural » in psychologie africaine, 1,125-139 1969

Gibello Bernard : « l'enfant à l'intelligence troublée » coll. Paiedos éd. Centurion 1984

Le Duff Jean Pierre: « L'autorité un absolu du couple parental » Psychasoc Montpellier, 2009

«La pratique de réseau éducatif comme ressource structurante » 109-141 in «souffrances familiales, souffrances sociales », sous la dir. de Jean Lavoué éd. L'harmattan 2004

« La pratique de réseau secondaire comme voie d'accès à la complexité de la structure familiale » revue de thérapie familiale, Genève, 2005, Vol.26, N°2, pp.175-195

Mazetti Katarina : « Le mec de la tombe d'à côté » éd. Gaïa, collection Babel

Okemba-Ngouet P, Guilé JM, Boisvert D, Zukowska K : L'approche familiale de la maladie en Afrique centrale, étiologie et parenté thérapie familiale, Genève, 1998, vol 9, n°2

Omar Sylla et Geneviève Platteau « L'évolution du couple en milieu africain et en milieu européen permet-elle les processus de différenciation » thérapie familiale, Genève, 2008, vol 29, n°1

Seck Birama, Lambert Paula, Huart Nicole: « l'expérience sénégalaise en thérapie familiale systémique » thérapie familiale, Genève, 2002, vol 23, n°1

Sow Ibrahim : « L'enfant Africain » Interviews recueillis par D. Oettinger

« Les structures anthropologiques de la folie en Afrique Noire » Paris Payot 1978

« psychiatrie dynamique africaine » Paris Payot 1977

Tsala Tsala Jean Philippe: « thérapie familiale systémique et famille africaine contemporaine ; le cas du Cameroun » thérapie familiale, Genève, 1991, vol 12, n°2